

CHARLES DE RIBBE

ET

LE LIVRE DE FAMILLE

Conférence faite à l'Ecole Normale Jacques-Cartier,

Le 26 janvier 1882,

PAR

Ls. ALEXANDRE BRUNET,

Auteur de "la Famille et ses traditions."

Montréal

**LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH,
CADIEUX & DEROME.**

1882

C582

B78

CHARLES DE RIBBE

ET

LE "LIVRE DE FAMILLE"

*Conférence faite à l'Ecole normale Jacques-Cartier,
le 26 janvier 1882, par Ls. Alexandre Brunet,
professeur à l'Académie commerciale
catholique de Montréal.*

Monsieur le Président, (1)

MONSIEUR LE SURINTENDANT, (2)

Messieurs,

Il y a deux ans, j'avais l'honneur de vous lire dans cette enceinte les premières pages de mes conférences sur "*la Famille et ses traditions.*" Grâce à votre bienveillance, ces pages se sont déroulées en chapitres, et les chapitres, se succédant les uns aux autres, ont fini par produire un livre. Et voilà comment il se fait, Messieurs, que je suis devenu auteur

(1) M. J. O. Cassegrain, professeur à l'Ecole Normale.

(2) L'honorable Gédéon Ouimet.

De toutes parts on me félicita de ma nouvelle paternité ; et de toutes ces manifestations sympathiques j'éprouvai un bonheur d'autant plus doux et plus profond que j'avais travaillé davantage pour honorer la maturité de mes années du glorieux titre de père. Mais, après m'être réjoui de la naissance de mon premier né, qui sera probablement mon fils unique en fait de livres, il me fallut songer à son avenir.

Je puis me rendre ici le témoignage que je n'ai pas forfait à mon devoir. Annonces, correspondances, consultations, etc., je n'ai rien épargné pour lui faire agréable l'entrée dans la vie, et pour lui composer une société digne de son nom, une société de *bonne famille*.

Un mois à peine s'était écoulé depuis sa publication que les collèges, les couvents, les académies et les écoles, à l'exemple du Bureau de l'instruction publique, en avaient distribué au-delà de mille volumes à leurs élèves ; les trois mois qui suivirent en emportèrent encore cinq cents, puis l'ardeur se ralentit : le temps de la moisson était passé. Mais ce temps, j'aime à le croire, reviendra, et déjà l'on me fait espérer une récolte abondante pour la prochaine distribution de prix. J'espère, Messieurs, que votre concours ne me fera pas défaut à cette époque. Je vous demande cette faveur avec d'autant plus de confiance que je ne vous parle en ce moment sous l'influence d'aucun motif d'intérêt personnel, car à l'heure qu'il est, mon livre ne m'appartient plus, il est la propriété de MM. Cadieux & Derome. Ces jeunes libraires, qui jouissent d'une popularité si

rapidement et si solidement acquise, vendront mon ouvrage aux mêmes conditions que je le vendais moi-même. J'ose vous demander, Messieurs, de ne pas oublier de faire une visite à la " librairie Saint-Joseph " quand arrivera le temps d'acheter vos prix.

Pour populariser l'œuvre aussi religieuse que patriotique dont mon livre s'est fait l'humble organe, j'ai préparé trois sortes de " Livres de raison " ou Archives de la famille. Dans quelques instants, je vous ferai faire leur connaissance, et j'espère qu'ils deviendront vos plus intimes confidents, et que vous en ferez contracter au plus tôt l'habitude à vos élèves.

Ma conférence de ce soir porte pour titre : "*M. de Ribbe et le Livre de famille.*" Elle se partage en trois parties. Première partie : "*M. de Ribbe et ses travaux sur la famille.*" Deuxième partie : "*la Famille et ses traditions.*" Troisième partie : "*le Livre de raison.*"

Je vous ferai connaître dans la première partie l'intelligence d'élite, le grand cœur qui a conçu l'idée au service de laquelle, soldat inconnu mais plein d'ardeur et d'espérance, je voudrais enrôler tous mes compatriotes ; je ferai passer devant vous, dans la seconde partie, quelques-uns des témoignages d'adhésion qui me furent adressés, et dont vous me permettrez de partager l'honneur avec vous comme membre d'un corps auquel je me fais gloire d'appartenir ; et vous verrez, dans la troisième partie, l'importance que j'attache au *Livre de raison*, conclusion pratique de mon livre sur la famille.

I

M. DE RIBBE ET SES TRAVAUX SUR
LA FAMILLE.

A côté du mal qui défait, renverse et détruit, Dieu a placé le bien qui édifie, protège et répare. Né quelques jours seulement après l'homme, cet antagonisme a traversé les siècles sans déposer les armes un seul instant. Tous les peuples de la terre ont vu passer ces deux irréconciliables rivaux, dont ils ont servi l'amour ou la haine ; et l'histoire, gardienne intègre des archives de l'humanité, a fidèlement enregistré dans ses annales leurs luttes, leurs défaites et leurs triomphes.

Mais, parmi les nations qui ont combattu tour à tour sous les drapeaux de ces deux conquérants, dont les faits et gestes laissent bien loin dans l'ombre tous ceux des Alexandre et des César, aucune n'a apporté au champ de bataille une ardeur plus active, ni déployé une stratégie plus savante que la France, la patrie de nos aïeux.

Sur cette terre classique de la foi, de la vaillance et du talent, le bien et le mal, la vertu et l'impiété, le Catholicisme et la Révolution, semblent avoir pris plaisir à mesurer leurs forces. Ces deux partis, qui ne pourront jamais fraterniser, parce qu'il ne peut y avoir rien de "commun entre le Christ et Satan," nous montrent avec orgueil les trophées qu'ils ont élevés sur leur passage. D'un côté, l'Eglise nous montre le siècle de saint Vincent de Paul et de

Bossuet, la plus haute expression de l'amour et du génie de la France ; de l'autre, la Révolution, de son doigt ensanglanté, et avec le sourire aussi impie que cruel que lui a légué Voltaire, nous montre 93 et sa déesse Raison.

Le flot du mal parvint alors en France à une altitude qui n'est dépassée que par le nouveau déluge qui menace aujourd'hui d'envahir les idées, les principes, les mœurs et les âmes. Mais ce fut alors l'époque du plus grand triomphe du mal sur le bien. Sous le terrible niveau égalitaire presque toutes les institutions élevées par les mains bienfaisantes du catholicisme furent renversées, les temples eux-mêmes furent fermés, et la famille, privée de l'élément religieux, chancela sur ses bases, et faillit disparaître à jamais dans le chaos révolutionnaire.

Mais la Providence veillait sur la famille française, comme elle veilla jadis sur l'arche qui portait dans ses flancs les destinées du monde. Quelques familles modèles, épaves que la tempête avait épargnées, cultivèrent avec amour, dans leurs paisibles vallées, le culte des ancêtres, et veillèrent avec un soin jaloux sur les traditions du foyer domestique.

O France ! que la main de Dieu châtie si rudement parfois, mais qui ne dois pas périr parce que le sang de tes martyrs est plus puissant pour faire descendre sur toi le pardon que le sabre de tes bourreaux pour faire descendre la vengeance, garde bien ces saintes reliques qui firent la gloire de ton passé, et dont la vertu pourra seule te sauver dans les épreuves que te réserve l'avenir ; veille sur ce dépôt sacré jusqu'à l'heure où la main d'un de tes enfants

les plus dignes de ta tendresse et de ton orgueil devra l'exhumer de la poussière des siècles pour le faire resplendir, après l'orage, comme un "radieux rayon d'arc-en-ciel" !

Depuis vingt ans déjà ce noble fils de la France est à l'œuvre. C'est M. Charles de Ribbe, l'illustre auteur des "Familles avant la Révolution."

Comme le nom de ce vaillant chrétien s'identifie, en quelque sorte, avec la famille, dont il est à la fois le chantre et l'apôtre, mon devoir, comme mon plus grand bonheur, sera de vous faire faire connaissance avec sa personne et avec ses principales œuvres dès le début de cette conférence, dont il sera l'âme et la lumière.

"M. de Ribbe est né à Aix-en-Provence dans la deuxième génération du 19^e siècle. Le premier air qu'il respira fut un air tout imprégné de douceur, d'amour et de sainteté. Filleul de Mgr de Miollis, il vit pratiquer autour de lui la maxime que le saint évêque des Alpes rappelait quelquefois : "Point de ciel pour celui qui n'aime pas." L'amour que Mgr de Miollis recommandait était l'amour chrétien, amour fait d'humilité, de dévouement et d'abnégation, amour qui inspire les vertus et combat le mal, qui fait de la perfection personnelle la première arme contre le vice et l'erreur. Ainsi les enseignements et les exemples entourèrent de tous côtés l'enfance de M. de Ribbe. Ainsi naquirent dans son cœur les premiers désirs du bien. Ah ! que les parents ont d'influence sur l'avenir et le bonheur de leurs enfants ! Comme dans les phénomènes de la vie végétale, le cœur du jeune homme produit tels fruits

selon que les idées dont on en a formé le fond sont plus ou moins fécondes, et que l'atmosphère dans laquelle on l'élève est tiède ou froide. Le fond du cœur de M. de Ribbe fut composé de vérités chrétiennes. L'atmosphère qui versa ses influences sur son âme fut tout embrasée de l'ardeur que donne l'amour de Dieu.

“ M. de Ribbe eut un autre bonheur. La Providence, en lui donnant une famille où la vertu chrétienne est héréditaire, le fit naître dans une ville recueillie tant elle est paisible, que le passé semble avoir formée pour servir de lieu d'étude et de méditation. Aix en-Provence étonne le voyageur par le calme de ses larges rues, et attire sa curiosité par les monuments que les mœurs chrétiennes du moyen âge ont élevés. Mais, si l'on passe le seuil de ses vastes et grandioses maisons, si l'on s'assoit au foyer des vieilles familles de la Provence, l'œil reste surpris par un spectacle saisissant. Sur les murs de l'appartement, de longues files de magistrats, d'avocats, d'hommes de guerre, attestent la vie, l'activité, la fécondité de cette ville paisible. A voir ces hommes d'état et ces hommes de guerre, représentés au moment le plus glorieux de leur vie, dans le costume que leur savoir, ou leur courage, ou leur habileté, leur ont conquis, l'âme découvre en elle-même comme un secret regret de son impuissance et un besoin de s'élever au patriotisme des maîtres. Avec quelle vénération les anciennes renommées sont respectées ! Avec quelle justice la hiérarchie des rangs, qui suppose la hiérarchie du mérite, est considérée ! L'homme qui obéit à l'influence de ce spectacle et de

ces sentiments, qui grandit sous leur empire, se fait un tempérament fort, religieux et patriotique. Tel a été celui de M. de Ribbe.

“ De bonne heure, l’auteur des *“ Familles avant la Révolution ”* sentit au fond du cœur le désir de servir son pays, de le défendre des politiciens qui le ruinent, et de le protéger contre des mœurs qui le tueraient, s’il n’était pas la France.” (1)

Mais, pour ne pas abuser de votre patience, Messieurs, je passerai sous silence les ouvrages par lesquels M. de Ribbe se prépara à la grande œuvre qui inspire ses études depuis tant d’années : la restauration du foyer domestique. Je passe aux deux chefs-d’œuvre qui lui donnent, en dépit des efforts qu’il fait pour s’effacer, une place si distinguée parmi les écrivains catholiques du 19^e siècle.

“ De tous les ouvrages de M. de Ribbe sur la famille, le livre qui porte pour titre : *“ les Familles et la société en France avant la Révolution ”*, et celui publié sous le nom de la *“ Vie domestique ”*, sont les plus importants.

En vérité, je ne sache pas, parmi les livres que le 19^e siècle nous prodigue, de travail plus utile et plus fortifiant que *“ les Familles avant la Révolution ”*.

Lisez les pieuses pages qu’elles renferment. Le spectacle qu’elles font revivre montre dans de touchants exemples l’autorité paternelle partout appuyée sur l’idée de Dieu. A la vérité, nous n’y voyons que

(1) Xavier Roux : *“ M. de Ribbe et ses travaux sur la famille, ”*

les scènes de la vie chrétienne ; le monde païen n'apparaît pas à notre vue, et le spectacle est incomplet. M. de Ribbe l'a complété dans son ouvrage sur la *Vie domestique*. L'idée de Dieu est l'appui de la famille en Chine et à Rome, en Egypte et en Russie ; elle est partout le fondement de toute prospérité.

Mais ici, M. de Ribbe s'est particulièrement attaché à faire ressortir l'expérience des hommes de la civilisation chrétienne.

Après avoir découvert à nos yeux les bases de tous les édifices solides élevés par les catholiques, l'auteur des *Familles* nous introduit dans les luttes dont ces édifices ont été les témoins, il nous montre les fécondités politiques, sociales, religieuses qu'elles abritent ; il nous fait assister aux nobles spectacles qui attireront toujours à eux les esprits généreux et les cœurs désintéressés. La dignité du travail dépend de la sainteté des familles ; les libertés locales ou nationales ont leurs défenseurs naturels au foyer consacré par la religion ; le dévouement au bien public grandit et s'échauffe dans le rayonnement des vertus domestiques, et les soldats les plus dévoués, les héros, sortent comme de leur source des maisons où l'idée de Dieu inspire, dirige et soutient les âmes.

Suivant M. de Ribbe, l'idée de Dieu a fondé la nation et elle a introduit la force dans les associations privées. Par quelle voie et par quel moyen ? Le voici :

L'enfant des sociétés chrétiennes est à peine doué de la faculté de comprendre l'enseignement religieux que la mère murmure l'Évangile à son oreille, jusqu'au jour où sa mémoire l'aura retenu. Au 15^e

siècle, ces enseignements chrétiens s'exprimaient par les vers suivants :

“ Dieu tout premier, puis père et mère honore ;
Sois juste et droit, et à toute saison
De l'innocent prends en main la raison,
Car Dieu te doit là-haut juger encore.

Ce corps mortel où l'œil ravi contemple
Muscles et nerfs, la chair, le sang, la peau,
Ce n'est pas l'homme : il est beaucoup plus beau,
Aussi Dieu l'a réservé pour son temple.

Le sage fils est du père la joie.
Or, si tu veux ce sage fils avoir,
Dresse-le jeune au chemin du devoir,
Mais ton exemple est la plus courte voie.

Aime l'honneur plus que ta propre vie,
J'entends l'honneur qui consiste au devoir,
Que rendre on doit, selon l'humain pouvoir,
A Dieu, au Roi, aux lois, à la patrie.”

L'enfant répétait ces vers toute sa vie ; après en avoir pratiqué les prescriptions, il les enseignait à ses descendants, et la succession des leçons amenait la succession du bonheur.

L'éducation chrétienne de ce temps si éloigné de nous, où les enfants grandissaient dans la paix, dans la sécurité et dans la force, s'étendait plus loin encore. A côté de l'homme il y a un élément qui est comme une partie de lui-même, et qui tient à ce point à son bonheur que, pour désigner la paix de la famille, nous disons la paix du foyer. Or, la société chrétienne veillait sur les pierres de la maison pa-

ternelle avec un soin presque aussi jaloux que sur le sort des enfants. Nous ne sommes pas faits pour les biens matériels ; mais la terre et les richesses ont sur notre avenir éternel une puissance invincible.

Que n'aurions-nous pas à ajouter sur les vertus purement temporelles que l'éducation chrétienne faisait naître au foyer domestique ! Ceux qui disent que le catholicisme n'est pas une religion faite pour la terre, ceux-là n'ont pas vu les étonnantes prospérités que la pratique de ces enseignements a enfantées. M. de Ribbe nous a donné dans la *Vie domestique* deux preuves décisives de la fécondité de nos doctrines.

Les *Familles* avaient étudié dans des chapitres divers les éléments des familles chrétiennes ; la *Vie domestique* rassemble ces faits épars, et, pour ainsi dire, codifie les prodiges des ancêtres. Codification admirable ! table des lois domestiques, vrais monuments dont la douce et majestueuse beauté séduira toujours les cœurs ! ” (1)

Ces deux chefs-d'œuvre de foi, de science et de patriotisme furent accueillis avec enthousiasme par les gens de bien de tous les partis. On lut avec attendrissement ces pages qui racontent avec tant de charme les saintes traditions de la famille, et qui indiquent avec tant de franchise et de conviction le chemin dans lequel la France doit marcher pour retrouver la force et la gloire de ses beaux jours. Je ne suis pas surpris de cet accueil, Messieurs, car la France a toujours eu pour l'amour et la vaillance

(1) Id.

des échos qui peuvent sommeiller parfois, mais qui ne sauraient mourir.

“ La première fois que le hasard mit entre nos mains le livre des *Familles* de M. Ch. de Ribbe, je ne sais quels délicieux sentiments se réveillèrent en nous. A mesure que nous lisions ces pages, *ces livres de raison*, ces regrets, ces espérances, nous éprouvions une paix intime qu’aucun livre ne nous avait jamais donnée. Quel était donc le secret de M. de Ribbe ? où puisait-il la douce lumière dont il pénétrait notre esprit ? En le lisant, il nous semblait que nous revenions aux premières années de notre vie, et que nous écoutions les conseils, les encouragements, les doux reproches que les mères répètent au milieu de leurs caressantes paroles. De la part de l’auteur, c’était vraiment une bonté maternelle, un effort, dont on sentait le désintéressement, d’amener au bien et au bonheur ; de la part du lecteur, c’était une pleine confiance, une joie profonde. Notre âme était émue dans ce qu’elle a de plus noble ; nos sentiments d’enfant, d’époux et de père étaient satisfaits dans ce qu’ils ont de plus doux et de plus intime. Mais lorsqu’à la fin du volume, nous nous sentîmes comme porté par le désir de devenir meilleur, de mieux servir notre pays, de pratiquer plus fidèlement les enseignements religieux, nous eûmes alors le secret que nous cherchions.” (1)

L’œuvre de M. de Ribbe ne devait pas s’arrêter là. A la théorie il importait de donner une conclusion pratique ; après avoir montré ce qui a été fait dans

(1) Id.

le passé, il y avait à dire *ce qu'il faut faire* dans le présent, et *comment il faut le faire*.

Beaucoup ont été frappés de l'utilité, de la nécessité même de revenir à une coutume si excellente ; mais, faute de méthode, il ont été arrêtés dès les premiers pas. De là les nombreuses demandes adressées à M. de Ribbe de tous les points de la France. Je me bornerai, Messieurs, à vous citer le vœu suivant émis par une commission de l'assemblée des catholiques tenue à Paris, le 12 juin 1878 :

“ En présence de l'abandon, chaque jour plus prononcé de l'esprit de famille ;

En présence de l'importance qu'il y a incontestablement à ramener au foyer le respect et l'union entre les générations, et par suite, de l'intérêt qui s'attache à la recherche de toutes les voies qui peuvent conduire à ce but :

Considérant en outre que les protestants emploient un moyen de propagande qui consiste à faire remettre par le pasteur à l'homme qu'il vient de marier une bible, augmentée de quelques feuillets destinés à recevoir la mention des événements et souvenir de famille ;

L'assemblée émet le vœu que les catholiques fassent tous leurs efforts pour établir, par des moyens à étudier, mais surtout par les mains du curé de la paroisse, l'usage du *Livre de famille*.

Ce livre de famille, autrement nommé *Livre de raison*, contiendrait, outre des inscriptions de mariages, naissances et décès, ce que le chef de famille croirait devoir y marquer : événements religieux,

histoire des ancêtres, conseils aux enfants sur leur conduite envers Dieu et envers les hommes, avis pour la gestion du patrimoine ou la profession, derniers désirs de l'auteur.

Si le vœu que nous émettons était réalisé, l'esprit religieux serait rappelé aux jeunes gens par la voix si respectée de ceux qui ne sont plus ; la famille saurait retrouver sa constitution et sa force, et le pays verrait son existence nationale se retremper à la source la plus féconde, c'est-à-dire dans la vie domestique et catholique."

M. de Ribbe répondit à ce vœu de la France catholique par son "*Livre de famille*," humble volume si l'on considère le format sans prétention dans lequel il est publié, mais grand, mais précieux si on l'envisage au point de vue des souvenirs qu'il évoque et des sentiments qu'il renferme. On y trouve, en effet, la substance et, pour ainsi dire, la moëlle de ce que la pratique ancienne nous a laissé de meilleur, ainsi qu'un code domestique en action, dont les articles sont éclairés par des exemples empruntés aux diverses conditions sociales et professionnelles. C'est un banquet, aussi riche que varié, ouvert non seulement à toutes les familles, mais encore à tous les âges et à toutes les conditions ; et l'empressement avec lequel les convives viennent s'y asseoir prouve la saveur des fruits que l'amitié y répand d'une main à la fois si libérale et si intelligente.

Pour assurer à son œuvre le plus grand des succès, le succès populaire, M. de Ribbe avait encore

une chose à faire. C'était la plus petite en apparence ; mais la puissance des petites choses est quelquefois bien grande : c'est la goutte d'eau qui fait sombrer le navire, le grain de sable qui fait reculer l'océan, l'étincelle qui devient flamme et qui dévore, — c'est aussi le germe qui renferme la vie.

Au *Livre de famille* M. de Ribbe a joint un *Livre de raison* qui rend facile et attrayante même la mise en pratique des préceptes.

En tête de ce registre est un titre imprimé au-dessous duquel chacun doit marquer : 1^o ses nom et prénoms ; 2^o le jour, le mois et l'année où il a commencé la rédaction du livre ; 3^o son âge.

Suit l'indication des chapitres à ouvrir.

Ces deux derniers ouvrages, conclusion pratique des études de M. de Ribbe sur la famille, furent accueillis non seulement avec des éloges, mais, ce qui vaut encore mieux, avec un *concours efficace* par tous les Français dignes de ce nom, et par un grand nombre d'étrangers qui s'empressèrent de les traduire dans leur langue.

Et maintenant cet infatigable apôtre de la famille se dévoue à son œuvre sur tous les points de sa France bien-aimée, et son ambition n'aspire à rien moins qu'à la propager dans tous les pays du monde.

Tel est l'horizon qui charme le regard de M. de Ribbe et fait battre son grand cœur. C'est l'horizon même de la charité.

II

LA FAMILLE ET SES TRADITIONS.

Séduit par “ la douce et majestueuse beauté ” de cette œuvre, dans laquelle la religion et la patrie semblent s'être donné rendez-vous pour se donner le baiser de paix et de réconciliation ; entraîné par l'éloquence et la poésie qui coulent si harmonieusement du cœur et de l'âme de M. de Ribbe, j'ai essayé de faire pour le Canada quelque chose de ce que ce grand homme a fait pour la France.

Si je n'avais consulté que l'humilité de mes moyens, je n'eusse jamais osé entreprendre cette œuvre ; mais la route était si bien tracée et si bien éclairée devant moi, et la voix de l'amitié se fit autour de moi si pressante et si persuasive que j'ai résolument marché en avant, confiant dans la Providence et les sympathies de mes compatriotes.

J'eus le bonheur de voir mes efforts récompensés au-delà de mes espérances. A l'exposition de 1880, mon modeste travail fut honoré d'un diplôme de 1^{re} classe. Quelques mois plus tard, “ *la Famille et ses traditions* ”, paraissait devant le public. Tous ceux qui l'entendirent raconter ses *souvenirs*, ses *joies*, ses *douleurs* et ses *espérances*, lui ouvrirent leur cœur, et voulurent en faire la compagne et la conseillère de leurs foyers.

Permettez-moi, Messieurs, de vous faire connaître sommairement mon livre, et de vous l'offrir ensuite

comme la plus haute expression de mon amitié pour vous.

Il s'ouvre par une petite causerie sur la famille, qui me sert d'introduction à des idées d'un ordre plus général et plus élevé. Dans ces pages adressées à un ami, j'ai surtout en vue une famille particulière ; mais dans les pages qui suivent, c'est la famille qui nous apparaît telle que M. de Ribbe l'a peinte dans son "*Livre de famille*", divisé en trois parties : le Passé, — le Présent, — l'Avenir, division que je prends pour base de mon ouvrage et que je suis avec une exactitude scrupuleuse tant que des sujets d'une importance particulière au Canada ne se présentent pas sous ma plume. Ces sujets sont : les *Ancêtres*, le *Divorce*, l'*Emigration*, la *Colonisation*, les *Archives des maisons d'éducation*, et toute la partie qui couronne mon livre, et que j'intitule : *Corbeille poétique en prose et en vers*. J'appelle tout particulièrement l'attention sur cette dernière partie, qui joint l'utile à l'agréable. C'est un parterre orné des plus belles fleurs, où le lecteur aimera sans doute à se reposer après avoir lu les pages plus didactiques et plus sévères qui précèdent. Tous les âges, tous les états de la vie trouveront dans cette partie une direction sûre puisée aux sources les plus pures et les plus élevées, et toutes les joies et toutes les peines du cœur entendront des échos sympathiques leur répondre. C'est un combat entre la prose et la poésie à qui nous présentera la plus belle pensée, la plus gracieuse image et les plus nobles sentiments.

J'y reproduis en entier les deux chefs-d'œuvre de l'éloquence canadienne : le discours prononcé, le 18

juillet 1855, par l'honorable M. Chauveau, en l'honneur des braves tombés sur les Plaines d'Abraham, le 28 avril 1760,—et celui que M. le juge Routhier prononça au congrès catholique de Québec du 25 juin 1880, sur “ la nationalité canadienne-française et la religion catholique.”

Dans ces deux discours, où M. Chauveau nous fait penser à Châteaubriand, et M. Routhier, à Louis Veuillot, le sentiment patriotique et le sentiment religieux ne sauraient être plus dignement exprimés. Le premier a été admiré en France par un professeur de littérature au collège Louis-le-Grand ; et le second a reçu publiquement de M. Claudio Jannet, un autre juge qui s'y entend, le plus flatteur des témoignages, et ces applaudissements dont les tonnerres ne meurent jamais quand ils s'échappent de la poitrine de tout un peuple. Deux morceaux de cette force suffisent pour illustrer une nation. Tous les Canadiens devraient les savoir par cœur, et les chanter aux échos de la patrie, comme autrefois les gondoliers de Venise chantaient les strophes du Tasse aux flots embaumés de l'Adriatique. (*Appl.*)

Parmi les chapitres dont mon livre se compose, il en est un que j'ai écrit avec une prédilection que je n'ai pas essayé de dissimuler, et que mes lecteurs ont remarquée : c'est celui qui traite des “ Archives des collèges et des couvents.” C'est qu'en effet, après la vieille maison paternelle qui nous a vus naître et grandir dans la chaude atmosphère de la famille, rien ici-bas n'a le pouvoir de réveiller dans nos souvenirs des échos aussi sympathiques, et de faire vibrer dans nos cœurs des fibres aussi émues que le

collège où nous avons reçu notre éducation. C'est avec beaucoup de bonheur, assurément, que je suis revenu par la pensée aux jours si tôt écoulés qu'il m'a été donné de passer au collège de Sainte-Thérèse, que j'ai raconté les " Noces d'Or " de la vieille *Alma Mater*, sa joie en voyant un de ses plus brillants élèves devenu lieutenant-gouverneur, ainsi que les larmes et les prières qu'elle versa sur la tombe de ses enfants chéris. J'étais alors bien loin de penser que ce puissant collège, qui s'élevait dans la force et la gloire, dût si tôt descendre dans le tombeau que la flamme vient de lui creuser d'une manière si fatale et si imprévue...

Mais il n'est pas mort ; l'incendie ne l'a que blessé.

Chère *Alma Mater* ! sous le souffle de la charité, tu sortiras de cette terrible épreuve, que Dieu ne t'a infligée que parce qu'il t'aimait : "*Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probâret te* ; et dans tes murs, relevés déjà comme par enchantement par l'amour de tes enfants et les sympathies de ceux-mêmes qui sont pour toi des étrangers, tu abriteras encore de fortes générations d'élèves, qui seront la joie de l'Eglise, la gloire de la patrie et la couronne de tes vieux jours !

Pour les élèves qui sont restés fidèles à cette institution si cruellement éprouvée, et à raison même de cette épreuve, si chère à notre cœur ; pour l'intéressante jeunesse qui coule des jours sans nuages à l'ombre de son collège ou de son couvent, comme pour celle qui vient chercher son éducation dans nos écoles ou nos académies, j'ai dressé un programme dans lequel j'ai pris plaisir à enregistrer les souve-

nirs si touchants de la première enfance, et les devoirs qui attendent sur le seuil de l'avenir le jeune homme, et la jeune fille qui viennent de terminer leur éducation.

On m'a fait une objection concernant les cahiers de notes tenus par les élèves : on y voit un danger pour la morale.

Je réponds : Cette objection ne serait fondée en raison que si ces sortes de cahiers, ou journaux, devaient se tenir en dehors du contrôle et de la direction des maîtres et des maîtresses ; mais telle n'est pas ma pensée. S'il faut, comme on l'a si bien dit, s'assurer de la jeune génération, je crois qu'on ne saurait faire contracter de trop bonne heure cette habitude aux jeunes gens, qui sont l'espérance de l'avenir.

Si la jeunesse de nos collèges, de nos couvents et de nos écoles est exclue de la croisade dont mon livre sur la famille s'est fait l'humble organe, je doute fort que le "*Livre de raison*" prenne racine au Canada. Mais avec une jeunesse ardente, dirigée par la sagesse et l'expérience, je suis sûr du succès : l'avenir, —qui est à Dieu,—sera aussi à nous !

Je suis heureux de dire que cette idée a déjà rencontré un écho sympathique dans plus d'un collège et dans plus d'un couvent, et que M. de Ribbe lui-même m'a fait l'honneur de m'en féliciter avec cet accent de bienveillance et de sincérité qui est le cachet de son noble cœur.

"L'idée du livre de famille, me dit-il, va produire d'abondantes moissons au Canada, en devenant à la fois une institution *scolaire* et domestique, sous l'égide

de vos éminents évêques, de vos saints religieux, de vos maîtres de la jeunesse

“ Grâce à vous, partout et à tous les degrés on lira et l'on s'assimilera ce que vous avez si parfaitement mis à la portée des moindres intelligences, en réunissant les genres d'attrait les plus variés.

“ Votre chapitre sur les archives des collèges m'a vivement frappé. Votre programme dressé pour les maisons d'éducation *réalise un de mes rêves*, et les extraits que vous citez de journaux tenus par vos élèves sont pleins de promesses. Bien qu'étranger au Canada, j'ai été ému par vos souvenirs et récits consacrés aux séminaires de Sainte-Thérèse et de Saint-Hyacinthe.”

Il me reste maintenant, Messieurs, un double devoir à remplir : un devoir de reconnaissance et un devoir de justice ; de reconnaissance envers les bons cœurs qui m'ont encouragé, et de justice envers le public. Je m'acquitterai de ce double devoir en vous exhibant mes lettres de créance, ou d'introduction. Ces lettres sont de deux sortes : celles qui précèdent la publication de mon livre, et celles qui la suivent.

En faisant passer devant vous les unes et les autres, je n'ai pas d'autre but que le succès d'une œuvre qui intéresse à un si haut degré la famille canadienne. Si ces lettres contiennent des louanges à mon adresse, j'en suis redevable au sujet que j'ai traité et à la bienveillance dont on a usé à mon égard, bien plus qu'à mon faible mérite ; j'en renvoie la gloire à qui de droit.

Voici ces lettres d'adhésion et d'encouragement :

C'est d'abord l'approbation de Mgr de Montréal, qui brille en tête de mon livre, et qui semble appeler sur lui les bénédictions du ciel et celles de la terre ; ce sont les sympathiques paroles de M. de Ribbe, l'éminent auteur des *Familles*, celles de M. le Surintendant, de M. l'abbé Verreau, de M. le supérieur Nantel, de M. le curé Labelle, de M. Victor Livernois et de *la Minerve*. Ces témoignages de bienveillance sont la meilleure récompense de mes labeurs. Je me suis fait un devoir de leur donner dans mon livre la première place après celle de l'Ordinaire. Comme on les connaît déjà, je me dispenserai de vous en faire la lecture.

Voici quelques-unes des lettres de bienvenue qui me sont arrivées après la publication de mon ouvrage. Comme le temps ne me permet pas de vous les faire connaître intégralement, je me contenterai de vous en lire quelques extraits.

Dans sa bienveillante lettre du mois d'août dernier, que *le Courrier du Canada* a publiée, M. de Ribbe m'écrivait :

“Quant au fond de votre livre où la France et le Canada se mêlent si harmonieusement, pourrai-je assez vous féliciter et vous remercier ? Merci, oui merci, très-cher Monsieur, au nom des objets sacrés de notre culte, la religion et la famille ; merci au nom de cette grande cause de restauration chrétienne et sociale qui, depuis tant d'années, inspire toutes mes études ; merci pour mes textes domestiques que vous avez si bien mis en lumière, et que vous avez fait briller dans une riche monture, comme autant de pierres précieuses ; enfin, merci pour moi-même,

dont l'unique pensée est de rendre utiles à notre génération les trésors de sagesse pratique transmis par les fortes races chrétiennes d'autrefois...

“ En vous lisant, il me semblait que la nouvelle France faisait luire sur l'ancienne un radieux rayon d'arc-en-ciel.” (*Appl.*)

Quelques jours plus tard, M. Claudio Jannet, dont le nom est si populaire au Canada, me faisait l'honneur de m'écrire les lignes qui suivent :

“ Dans votre beau livre sur la famille, vous vous êtes heureusement inspiré des ouvrages de mon excellent ami et compatriote, M. Charles de Ribbe, qui sont si appréciés en France, et qui font tant de bien.

“ Sous la forme nouvelle que vous donnez à ces enseignements de la sagesse de tous les temps, je suis persuadé qu'ils feront beaucoup pour consolider les fortes mœurs chrétiennes au Canada. Si ce noble pays a résisté à tant d'épreuves, et si sa race manifeste une si merveilleuse faculté d'expansion, il le doit, après un dessein providentiel, à la saine constitution de ses foyers domestiques, à l'admirable vertu de la femme canadienne.

“ Au moment où le Canada entre de plus en plus en contact avec les autres peuples, et où ses antiques vertus courent par là même des dangers qu'on ne peut se dissimuler, il est de plus en plus nécessaire d'inculquer dans les âmes l'union étroite du principe national et de la foi religieuse ; de conserver les traditions du foyer, qui sont le patrimoine d'honneur de toutes les familles même les plus modestes, et de

faire pénétrer la religion dans l'éducation de la jeunesse à tous les degrés.

“ Cette triple œuvre, qui me paraît répondre aux besoins du Canada en ce moment, vous l'accomplissez remarquablement, Monsieur, et votre livre est l'expression de ce que vous faites. Recevez-en toutes mes félicitations.

“ Il a de plus pour moi un prix tout particulier par les extraits des principaux auteurs canadiens que vous avez réunis. Je suis très flatté que vous m'ayez fait une place au milieu d'eux. Après l'accueil qui m'a été fait par les citoyens de Québec et de Montréal, je considère le Canada comme ma seconde patrie.” (*Appl.*)

Un des collaborateurs de M. Le Play à “ la Réforme sociale,” M. Alexis Delaire, se joignait bientôt à MM. de Ribbe et Jannet pour m'écrire ces bienveillantes paroles, qui prouvent que la vraie science est aussi humble qu'elle est expansive :

Je ne saurais trop vous féliciter d'avoir fait cette œuvre qui est non seulement un beau livre, mais surtout une bonne action. C'est, en effet, son utilité pratique, son importance morale, qui me touche plus encore que le charme de l'exposition et du style. Votre “ Corbeille poétique ” n'est pas destinée à contenir seulement des fleurs suaves, elle renferme à coup sûr des fruits exquis.”

Quelques jours plus tard, M. Delaire insérait dans “ la Réforme sociale ” les lignes qui suivent :

“ Tous les amis de la paix sociale sauront gré à M. Brunet d'avoir publié ses conférences sur la fa-

mille, et le remercieront en outre d'avoir, dans une dernière partie, réuni d'excellentes citations où la prose et la poésie semblent lutter à qui présentera la plus belle pensée, la plus gracieuse image, les plus nobles sentiments. Enfin, M. Brunet, ne perdant jamais de vue le but pratique qu'il s'était proposé, s'est plu à recueillir de touchants témoignages en faveur des *Livres de raison*, et s'est appliqué à donner plusieurs exemples de la manière dont ces archives domestiques doivent être tenues.

“ Naguère nous analysions dans l'*Annuaire d'économie sociale* une traduction de la *Vie domestique* qui nous arrivait d'Alsace; aujourd'hui nous signalons l'hommage rendu au *Livre de famille* par le Canada, qui fut aussi une terre française, et qui nous reste uni par les souvenirs d'une patriotique affection.

“ Nous sommes heureux de voir ainsi tant d'amis se lever pour honorer et soutenir le respect de l'autorité paternelle et le culte des traditions du foyer dont M. Le Play a fait la base de la réforme sociale, et dont M. de Ribbe par ses remarquables travaux a été l'éloquent défenseur. ”

Le 27 juillet dernier, M. le principal U. E. Archambault recevait de M. Léopold Delisle, de l'Institut de France, la lettre suivante qu'il a eu la bienveillance de me communiquer, avec la gracieuse autorisation de vous en faire part à mon tour :

“ Monsieur, je suis vraiment touché du souvenir que vous voulez bien garder de la Bibliothèque Nationale et des relations que l'exposition de 1878

avait établies entre nous. Tous vos envois sont exactement enregistrés dans nos catalogues et viennent grossir la série des publications que nous possédons sur l'histoire et sur l'activité intellectuelle d'un pays auquel nous avons tant de motifs de nous intéresser. C'est à l'occasion du livre de M. L. A. Brunet que je me donne le plaisir de vous écrire ces lignes, et je vous prie d'être assez bon pour dire à l'auteur combien la Bibliothèque Nationale se félicite de devoir à votre gracieuse libéralité un exemplaire de l'ouvrage si justement distingué à votre exposition de 1880.

“ Avec mes remerciements veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

LÉOPOLD DELISLE,
directeur de la bibliothèque Nationale. ”

Quelques mois plus tard, le “ Polybiblion ” de novembre dernier insérait dans ses colonnes les bonnes paroles suivantes à l'adresse de mon livre. Je prie l'auteur, Monsieur R. S. M., de recevoir mes plus sincères remerciements pour cet acte de bienveillance à mon égard et de sympathie pour le Canada.

—“ Nous éprouvons une vive satisfaction à faire connaître les ouvrages de littérature française qui nous viennent de nos frères du Canada, surtout quand ils respirent comme celui-ci un vif amour pour la mère patrie, et qu'ils sont consacrés à la vulgarisation des œuvres et des idées d'un de nos compatriotes et collaborateurs; car le livre de M.

Brunet n'est qu'un recueil de conférences faites à l'Ecole normale Jacques-Cartier pour développer, expliquer, commenter les doctrines de M. Charles de Ribbe sur la famille, justifier, faciliter et recommander la pratique des "livres de famille," comme moyen de restaurer l'esprit de famille au profit de la patrie et de la religion. C'est une véritable croisade à laquelle il convie tous ses compatriotes, et pour laquelle il réclame le secours du clergé. Il examine successivement chacun des articles du livre de raison donné comme type par M. de Ribbe, indique ce qu'il doit contenir et pour quel motif, en tenant compte des mœurs du Canada. Aussi, à propos des biens, s'étend-il particulièrement sur l'émigration, une des plaies de son pays, et sur la colonisation et les conditions dans lesquelles elle doit se faire; il corrobore ses propres réflexions par le mandement que Mgr Taschereau, archevêque de Québec, a donné sur ce sujet. C'est la partie originale de ce livre, avec les chapitres consacrés aux archives des collèges et des pensionnats qu'il recommande pour conserver les souvenirs précieux de l'éducation et pour préparer les jeunes générations à la pratique du livre de famille."

Voilà pour la France. Ces témoignages venant d'écrivains si distingués, surtout dans les circonstances qui les inspirent, me touchent autant qu'ils m'honorent. A la vue des ruines produites par les doctrines anti-chrétiennes et anti-sociales qui envahissent leur infortunée patrie, ces intrépides apôtres de la restauration chrétienne et sociale semblent

porter envie aux “antiques vertus” qui règnent encore dans notre cher pays. Profitons de leurs regrets, Messieurs, pour n’avoir pas à les éprouver nous-mêmes un jour, car l’esprit du mal est cosmopolite ; il fait le tour du monde, et, comme le lion dont parle l’Ecriture, il cherche partout une proie à dévorer. Armons-nous contre ses attaques,—et surtout contre les insidieuses embûches qu’il nous tend dans l’ombre,—en nous ralliant autour du foyer dans la foi robuste et les mâles vertus de nos pères !

Les témoignages de sympathie et d’encouragement,—je suis heureux, je suis fier de le dire,—ne m’ont pas fait défaut de la part de mes compatriotes ; ils me sont arrivés nombreux, spontanés, empressés. J’ai été étonné, autant que réjoui, du bienveillant accueil que la presse a fait à mon livre, de concert avec les membres les plus distingués du clergé canadien. Je vous redirai, Messieurs, quelques-unes de ces bonnes paroles, qui sont la meilleure et la plus douce récompense de mon travail.

En tête des journaux de la province, et dans une place d’honneur, *le Courrier du Canada* souhaitait ainsi la bienvenue à ma “ Famille ” :

—“ L’œuvre que M. Brunet a entreprise n’est pas précisément une œuvre de restauration sociale de la famille canadienne, car, Dieu merci, celle-ci a su conserver sa foi et ses mœurs dans presque toute sa pureté, grâce aux saines traditions puisées au foyer domestique. Mais ce livre est précieux surtout en ce qu’il nous indique la route à suivre pour ne pas dévier du vrai sentier qui doit guider la famille pour

qu'elle se conserve morale et pure. C'est pourquoi nous ne craignons pas d'affirmer que l'ouvrage de M. Brunet est un de ceux, et ils sont rares, qui se recommandent d'eux-mêmes à l'attention publique, sans qu'il soit nécessaire de lui faire de longues réclames. Si nous en parlons nous-mêmes un peu longuement, c'est à cause du vif sentiment de plaisir que nous avons éprouvé à la lecture de ces pages si patriotiques et si bien écrites, et qui, en évoquant le souvenir de nos ancêtres, nous rappellent un passé dont nous sommes fier, et que nous ne pouvons nous empêcher de proclamer glorieux pour la nationalité canadienne-française."

"LE NORD" :— "Le livre de M. Brunet n'est pas un objet de luxe et de récréation, c'est un objet de nécessité. Nous dirons avec MM. Charles de Ribbe, Gédéon Ouimet, Labelle, Verreau et Nantel que ce livre doit se trouver dans toutes les familles canadiennes, car il leur enseigne non seulement à conserver l'esprit de famille, mais il leur donne encore les moyens de "fixer les souvenirs qui se rattachent au foyer domestique, et de perpétuer les traditions qui en sont la force et la gloire."

"LE COURRIER DE SAINT-HYACINTHE" :— "Le but de l'ouvrage de M. Brunet est d'engager chaque famille, qu'elle habite des lambris dorés, ou qu'elle vive sous un pauvre toit, à écrire son histoire, à entrer, à mesure qu'ils se présentent, dans un registre appelé "Livre de raison", tous les événements importants qui arrivent dans la famille. C'est l'idée de M. Charles

de Ribbe, écrivain français remarquable, qui a publié plusieurs ouvrages sur la famille, que M. Brunet a voulu présenter sous une forme toute spéciale pour nous habitants du Canada, et plus accessible à toutes les bourses. Et certes ! il peut se flatter d'avoir admirablement réussi."

"L'OPINION PUBLIQUE" :— " Le livre de M. Brunet est rempli de choses utiles et agréables, de bonnes pensées et de beaux sentiments exprimés dans un charmant langage. Les matières qu'il contient sont très-variées, les extraits en vers et en prose, faits avec tact. En un mot, c'est un livre que toutes les familles devraient se procurer."

"LES ANNALES TÉRÉSIENNES" :— " Voici un livre qui arrive à son heure. L'esprit de famille existe encore dans notre pays, il ne peut être question de le restaurer ; mais il est toujours utile de le fortifier, et il devient nécessaire de le défendre contre la mollesse et la frivolité des mœurs actuelles, contre l'influence des idées modernes qui tendent à troubler et à désorganiser la vie domestique comme la vie sociale. En même temps qu'il conserve les souvenirs du foyer, ce livre est le dépositaire et le gardien des traditions de la famille : les fils y viennent s'éclairer de la sagesse et de l'expérience de leurs pères, et ils s'efforcent de léguer à leur tour à leurs propres enfants de nobles exemples, d'utiles leçons. Ni l'école ni le collège ne sauraient suppléer à l'enseignement paternel ; le " Livre de famille " donne à cet enseignement la précision, la suite et la clarté qui en

assurent les fruits, surtout pour l'époque où la voix du père ne se fera plus entendre pour indiquer aux fils la route à suivre et l'écueil à éviter. M. Brunet a non seulement fait un bon livre, il a fait une bonne œuvre : tous les éloges que nous pourrions lui offrir ne vaudraient pas pour lui l'honneur d'avoir servi utilement son pays."

"LE JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE" : —
" Nous osons espérer que messieurs les Commissaires accorderont à l'œuvre de M. Brunet l'encouragement qu'elle mérite ; on ne peut trouver un meilleur livre pour donner en prix à nos élèves. Nos bibliothèques paroissiales feront, nous en sommes sûr, l'acquisition de " la Famille et ses traditions " dont les paroles si éloquentes en faveur de la colonisation ne manqueront point de produire un grand effet sur l'esprit de nos jeunes cultivateurs.

" Comme il est impossible, dans un article de journal, de donner une idée quelque peu exacte de ce que contient ce livre admirable, nous conseillons à nos lecteurs de s'en procurer un exemplaire, nous n'ajoutons pas : de le lire, car nous savons par expérience que, l'achat fait, on ne l'abandonnera que quand on l'aura parcouru en entier. Alors même, on ne lui dira pas adieu, mais au revoir."

" LA PATRIE " : — " L'ouvrage de M. Brunet est bien écrit, bien coordonné, et constitue pour tous les âges une lecture forte et saine où l'on trouve les conseils pratiques, les notions les plus utiles, à côté des considérations les plus philosophiques et les plus

relevées. Point de meilleur livre à mettre entre les mains des enfants ; aucun n'est plus nécessaire aux parents ; nul ne saurait être plus intéressant pour les loisirs de la vieillesse."

" LE COURRIER DE MONTRÉAL " : — " Le livre de M. Brunet est tout à la fois un code familial et un recueil des traditions littéraires de la nationalité canadienne-française. C'est à ce double titre que nous en recommandons instamment la lecture à tous les vrais patriotes, à tous ceux qui, fermement attachés à notre sainte foi et à nos grandes et glorieuses traditions, aiment d'un amour sérieux et sincère Dieu, leur prochain et la patrie. "

" LE MONDE " : — " S'inspirant avantageusement des livres de M. de Ribbe, M. Brunet s'est proposé de faire connaître et de rendre populaires parmi la population catholique de cette province les idées proclamées par l'éminent publiciste français. Cette publication n'est pas inopportune. Si le mal révolutionnaire n'a pas fait ici les mêmes ravages qu'en France, nous ne sommes pas sans avoir déjà senti les pernicieuses influences des *idées modernes*, c'est-à-dire des idées anti-chrétiennes qui régissent aujourd'hui presque toutes les sociétés.

" Dira-t-on que les rapports des parents avec les enfants, des maîtres avec les serviteurs, sont aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois ? Qu'il y a d'une part, la même direction ferme et éclairée, d'autre part, la même soumission, le même dévouement ? L'expérience de chaque jour ne nous prouve-t-elle

pas qu'on ne sait plus obéir ? Et l'amour du travail, la simplicité, l'épargne lente et continue, tout cela n'est-il pas remplacé par le luxe, l'ambition désordonnée, la prodigalité ?

“ Il est donc utile de nous remettre en mémoire les coutumes que conservait et perpétuait dans les familles de nos pères le précieux trésor des vertus chrétiennes.

“ M. Brunet mérite certainement de grands éloges pour le but si utile qu'il s'est proposé et pour la manière dont il a rempli sa tâche. ”

“ LA MINERVE ”, par la plume éloquente de M. Charles Thibault, m'a adressé la belle et savante page qui suit :

“ Le livre de M. Brunet nous arrive fort à propos. En ces temps mauvais où toutes les traditions semblent se perdre, où le respect du passé diminue, où les caractères s'affaissent, où les courages faiblissent, il est bon qu'on nous rappelle les grandes notions chrétiennes de la famille — base et grandeur des peuples.

“ La famille est une trinité humaine admirable, formée sur le modèle de la Trinité divine. Chaque partie constituante en forme un tout si compact, si uni, si bien coordonné, d'une affinité si indissoluble que les rapports intimes ne se brisent que sous l'effort dissolvant et répété du mal.

“ Car la famille est une organisation de l'Eglise, et elle a sa force en elle-même, à son propre foyer, dans son propre sein ; le patriotisme est l'un de ses liens. Tant que la religion, la famille et le patrio-

tisme resteront debout, la révolution ne saurait vaincre. Voilà pourquoi la *Haute Vente italienne* conseille à ses initiés les plus avancés de corrompre les mœurs de la famille ! Voilà pourquoi les révolutionnaires cherchent à détruire dans les âmes l'idée de Dieu, dans le sentiment, l'amour de la famille, dans le cœur, le culte de la patrie.

“ Réagir contre ces odieux principes, contrecarrer ces tendances mauvaises, battre en brèche ces révoltantes doctrines, dresser des étais solides pour mieux se protéger contre les maux sans nombre qu'occasionnerait à notre pays la propagation d'aussi atroces moyens, sont des actes de bon citoyen, de patriotisme pur et de religion éclairée.

“ Voilà ce qu'a fait M. Brunet. Son livre nous fait encore mieux aimer la famille et servir davantage l'Eglise... Aussi, est-il à espérer que toutes les familles canadiennes s'empresseront de se procurer son bon livre où la sûreté de doctrine ne le cède en rien à l'esprit de foi.

“ Si l'être humain est borné dans l'espace et dans le temps, la famille a des limites plus spacieuses. Elle jouit d'une espèce de permanence et de vie d'ensemble progressive. Ainsi l'homme-individu peut mourir ; l'homme-famille se perpétue dans ses enfants. Et la solidarité existe à tel point que la gloire de nos ancêtres nous entoure constamment de son auréole, qu'elle est notre plus précieux héritage ; de même que nos actions seront la honte ou l'honneur de nos descendants.”

“ LE TRAVAILLEUR DE WORCESTER ” a consacré à

mon livre un article qui me fait d'autant plus de plaisir qu'il me vient d'un compatriote resté fidèle au souvenir de la patrie sous le soleil de l'étranger.

“ M. le professeur Brunet, dit-il, a voulu combler une lacune dans nos mœurs canadiennes, ou plutôt corriger un défaut, en écrivant et propageant son livre *“ la Famille et ses traditions ”*. Suivant le plan de M. Charles de Ribbe, M. Brunet invite les familles à ouvrir des livres de raison, ou archives domestiques. Si les générations passées ont négligé cette pratique si utile, à nous de briser la routine et de commencer ces archives. ”

LE CLERGÉ,—de même que bon nombre de communautés et de citoyens distingués,—semble avoir voulu rivaliser avec la presse de bienveillance à mon égard. Je me fais un honneur, autant qu'un devoir, de vous citer quelques-uns des témoignages qui sont tombés de si haut sur mon humble travail.

“ Veuillez bien croire, m'écrit le vénérable doyen de l'épiscopat canadien, Mgr I. Bourget, que je souhaite à un livre si utile tout le succès que lui promettent la religion et la patrie. ”

Voici le témoignage si paternel,—et si doux pour un instituteur laïque,—que m'adresse Mgr Z. Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe :

“ Je me fais un devoir de vous féliciter de la pensée que vous avez eue de mettre votre ouvrage au jour, et de vous bénir au nom de la religion des labeurs que vous vous êtes imposés pour le bien et la sanctification des familles. Je souhaite à votre

livre une large diffusion parmi les fidèles de mon diocèse.”

Mgr Jos. LaRocque m'écrit les bonnes paroles qui suivent :

—“ Les humbles et flatteuses approbations que vous avez reçues ne me laissent plus guère lieu que de vous offrir mes cordiales félicitations... Puisse votre premier-né être suivi de nombreux frères ! Ce serait assurément, entre autres résultats avantageux, une garantie de la révivification des belles “ Traditions de la famille ” que nos heureux ancêtres établirent primitivement au Canada. Je prie donc Dieu de continuer de bénir et de féconder votre plume.”

Le savant évêque de Rimouski, Mgr J. Langevin, ne m'adressa pas de moins encourageantes paroles :

—“ Je vous félicite, dit-il, d'avoir traité dans un si bon esprit cette question fondamentale de la famille en rapport avec le passé, le présent et l'avenir. Je suis particulièrement heureux du conseil que vous donnez à la suite de M. de Ribbe, de tenir dans chaque famille un “ Livre de raison ”, où seront inscrits les souvenirs domestiques. C'est ce que j'ai fait pour ma part depuis ma plus tendre enfance, et je m'en trouve bien.”

Le vénérable supérieur du collège de Saint-Hyacinthe, Mgr Raymond, semble renchérir encore sur ces témoignages déjà si flatteurs :

—“ Votre livre, me dit-il, est un des plus utiles qui aient été publiés dans notre pays : c'est un magni-

fique présent que vous avez fait à la cause de la religion, de la moralité des familles et de la bonne littérature. Je l'ai lu avec un vif intérêt, et certaines parties avec une émotion excitée par les nobles sentiments que vous exprimez."

Le révérend M. Légaré, vicaire-général de l'archidiocèse, m'écrivit ces paroles si pleines à la fois de bienveillance et de modestie :

—" En attendant que je remette à S. G. Mgr l'archevêque de Québec votre livre et votre lettre d'envoi, je me permettrai de parcourir les excellentes pages que vous avez consacrées à "*la Famille et ses traditions*."

" Il y a quelques années, dans un sermon de notre fête nationale, j'avais pris pour sujet *la famille canadienne* : vous allez me fournir l'occasion d'étudier d'une manière sérieuse une question si vitale pour notre chère patrie."

Le révérend père C. Lefebvre, missionnaire apostolique, et supérieur du collège Saint-Joseph de Memramcook, N.-Brunswick, m'écrivit ces lignes où se révèlent le cœur de l'ami et le zèle de l'apôtre :

—" J'apprécie hautement l'idée qui a présidé à la composition de votre admirable travail. C'est un ouvrage qui doit naturellement trouver sa place dans toutes les familles catholiques. Je me ferai un devoir de le recommander aux braves familles acadiennes, et, l'an prochain, de le mettre au nombre des prix distribués à la fin de l'année scolaire."

—" A la lecture de votre livre, m'écrivit le révérend

P. Beaudry, supérieur du collège Joliette, les heures passent rapides et agréables. Il est plein d'intérêt et d'enseignement. Il fera du bien à ceux qui n'ont besoin que d'une direction ; il fera réfléchir ceux en qui il y a encore de la bonne volonté. Puisse-t-il rencontrer partout la sympathie qu'il mérite ! ”

—“ J'ai reçu votre beau livre sur la famille, m'écrit M. le curé Labelle, et je l'ai lu avec un intérêt toujours croissant. Propager le culte de la famille, c'est une heureuse idée qui devra faire son chemin parce qu'elle est fondée sur ce que l'homme a de plus cher au monde. Il n'y a pas de meilleur moyen de tenir à un degré élevé le niveau moral de la nation que de lui mettre sans cesse sous les yeux les faits et gestes de ses ancêtres.”

—“ Je suis persuadée, Monsieur, m'écrit la révérende sœur Sainte-Providence, supérieure du couvent de Villa-Maria, que votre excellent ouvrage fera un bien immense en se répandant dans nos populations, et qu'il fortifiera les liens qui attachent l'homme au foyer de la famille. Puisse ce trésor de conseils que vous offrez aujourd'hui au public effectuer tout le bien que vous en attendez.”

—“ Avec vous, comme au jeune âge, m'écrit ma chère cousine, la révérende sœur E. Thibodeau, de l'Hôpital-Général, j'ai parcouru ce riche parterre où l'on respire à l'aise le parfum de tant de vertus religieuses et patriotiques.

“ Je vous offre mes félicitations pour votre succès, et me réjouis de voir que vous savez si bien mettre à profit les talents que vous avez reçus du ciel. Puissez-vous les faire valoir chaque jour davantage à la

gloire de Celui qui vous les a confiés pour le court voyage de la vie ! ”

—“Au milieu des félicitations que vous recevez d’un si grand nombre d’éminents personnages, m’écrit la révérende mère supérieure des sœurs marianites de Sainte-Croix, les nôtres seront bien à l’ombre ; néanmoins, comptant sur votre indulgence, nous osons vous les exprimer le plus cordialement possible. Cet ouvrage, si propre à faire aimer la religion et à resserrer les liens de la famille, ne nous permet pas de taire nos sentiments à l’égard de son digne auteur.”

—“ Votre livre, m’écrit le juge A. B. Routhier, sera la lecture la plus utile, la plus agréable et la plus intéressante qu’une famille puisse faire.”

M. Stanislas Drapeau :

—“ Vous avez accompli là une belle action qui vous méritera les sympathies de toutes les âmes d’élite, et nul doute que cet ouvrage se répandra partout dans la province de Québec. ”

- M. Victor Livernois, membre distingué du barreau et du “ Cercle catholique de Québec ”, auquel je dois de si utiles conseils pour la composition de mon ouvrage, m’écrit ces lignes que je suis heureux de faire connaître au public parce qu’elles tombent du cœur d’un vrai catholique et d’un vrai canadien :

—“ Je vous félicite de grand cœur pour le précieux trésor que vous mettez à la portée des familles canadiennes et des hautes approbations qui vous accompagnent déjà. Votre œuvre est destinée à faire un bien incalculable à notre pays tant au point de vue moral et religieux qu’à celui de la prospérité maté-

rielle ; car ces habitudes d'ordre et de tradition que vous voulez faire suivre à nos familles sont on ne peut plus propres à promouvoir l'esprit d'épargne et d'économie, mis en péril chez nous par le luxe et l'intempérance."

Un confrère dans l'enseignement, M. J. B. Cloutier, professeur à l'Ecole normale Laval, rédacteur de "*l'Enseignement primaire*", et membre distingué du "Cercle catholique", m'adresse ce qui suit à propos de "*la Famille et ses traditions*" :

— "Ce livre est très-bien fait, et ne laisse rien à désirer sous le rapport typographique. Il devrait être entre les mains de toutes les familles canadiennes et se trouver dans la bibliothèque de tous les instituteurs."

M. H. Dubuque, président de la troisième convention nationale canadienne-française, tenue à Fall-River, Mass., le 3 octobre 1881 :

— "Je vous félicite d'avoir donné à nos compatriotes le moyen de se rendre dignes de la patrie en conservant les doux souvenirs du foyer. Je vous promets d'appeler l'attention de notre prochaine convention nationale sur votre œuvre et sur ses enseignements patriotiques. Je vous remercie au nom de mes frères émigrés d'avoir bien voulu penser à eux."

M. Pamphile Le May :

— "Ecrivez de bons livres, vous avez raison, il y en a tant de mauvais ! Faites du bien à la famille, tant d'autres lui font du mal !... Vous avez toutes mes sympathies, et je vous souhaite un grand succès. Je ne manquerai pas de placer votre ouvrage dans notre bibliothèque."

M. l'ex-inspecteur F. X. Valade :

—“ Je suis à lire l'ouvrage si intéressant et si entraînant “ *la Famille et ses traditions* ”. C'est, suivant moi, un écrin rempli de perles brillantes et de bijoux magnifiquement ciselés. Au reste, la richesse du style et l'expression si naturelle des mœurs de nos pères donnent à votre ouvrage un cachet d'immortalité. ”

Bon M. Valade ! Ce compliment trop flatteur éclipse à lui seul les adresses que j'ai eu le plaisir de faire en votre honneur dans le bon vieux temps que vous veniez nous voir à l'académie de la rue Cotté et du Plateau. Vraiment ! votre muse jouit du printemps éternel décrit par les poètes : elle est toujours jeune et toujours aimable !...

—“ Quelles que soient mes occupations, m'écrit un de mes amis de collège, je lirai et relirai intégralement ton ouvrage, parce que c'est un livre aussi beau qu'utile. Les réminiscences de Sainte-Thérèse m'ont fait verser des larmes. On ne se rappelle pas ces jours de l'adolescence, ces jours du collège sans ressentir de bien vives émotions. Je me ferai un devoir de populariser ton livre. Plus la famille sera forte, grande et vertueuse, plus l'Etat le sera aussi, parce qu'il en est la synthèse.”

• III

LE LIVRE DE RAISON OU LIVRE DE FAMILLE.

Enhardi par tous ces témoignages d'amitié et de sympathie, encouragé par le concours efficace des écoles, des académies, des couvents et des collèges, qui distribuèrent généreusement à leurs élèves un grand nombre de mes volumes, à la fin de l'année scolaire, j'ai travaillé avec ardeur au " Livre de raison " qui doit renfermer les souvenirs et les traditions du passé, et j'ai l'espoir de le présenter bientôt à tous ceux qui sont disposés à lui donner à leur foyer la place qu'il occupait autrefois à celui de nos pères.

Ces livres de raison, ou registres domestiques sont de trois sortes. Les premiers sont présentés à la classe instruite qui a des loisirs, et qui n'a pas de plus grand bonheur, aux heures tranquilles du soir, que de recueillir les réminiscences et les enseignements d'un passé cher à son cœur ; les seconds, moins volumineux, sont offerts à ceux qui n'ont qu'une instruction élémentaire, ou qui n'ont pas le temps d'écrire longuement ; et les troisièmes sont destinés à l'intéressante jeunesse qui est l'amour de la famille et l'espérance de l'avenir.

Voici de quelle manière ces trois sortes de cahiers sont disposés : Chacune d'elles renferme un *avertissement* qui contient les instructions nécessaires à la rédaction du cahier. Il me suffira de vous en faire

la lecture pour que vous les compreniez parfaitement.

Toutes les personnes auxquelles j'ai montré ces cahiers et lu ce qu'ils contiennent, ont été émues à la vue de ces titres, de ces devoirs, de ces souvenirs qui disent tant de choses aux cœurs bien nés.

Chers compatriotes, ne résistez pas à l'appel que je viens vous faire aujourd'hui au nom trois fois cher et trois fois saint de la famille, de la patrie et de la religion. Ecrivez pour vous-mêmes, et plus encore pour vos chers enfants, votre "Livre d'or" de la famille. Ces pages, inspirées par votre amour et tracées par votre main, parleront encore et surtout quand vous ne serez plus ; et ce qu'elles diront alors au cœur de vos enfants pour les détourner du mal et les fortifier dans le bien, je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que le chrétien est un autre Christ qui parle et qui enseigne jusque dans la mort : *Defunctus adhuc loquitur*. Ces enseignements d'outre-tombe ont fait réfléchir plus d'un enfant prodigue et l'ont ramené dans les sentiers du devoir et de l'honneur.

Il faut donc relever de la poussière, où elle dort depuis si longtemps, cette touchante coutume de nos ancêtres. N'attendons pas trop tard : il vaut mieux prévenir le mal que d'avoir à le regretter. Que la France nous instruisse. Si nous ne voulons pas voir, comme elle, l'impiété envahir nos écoles et nos temples, et la désolation s'asseoir sur les ruines de notre pays, n'abandonnons pas les voies dans lesquelles ont marché nos pères.

Cette œuvre doit briller en tête de toutes les autres œuvres, car elle renferme toutes les bénédictions,

tous les succès, toutes les gloires. Celui qui l'accomplira avec amour et persévérance sera béni dans sa vie, dans sa mort et dans sa tombe jusqu'à la dixième génération.

Écoutons M. de Ribbe : c'est un maître qui mérite attention et respect dans la question vitale qui nous occupe. " Il y a deux petites patries, dit-il, qui sont les échelons par lesquels on s'élève à la grande : ce sont le foyer et le pays natal. La terre des ancêtres porte avec elle des bénédictions spéciales pour le succès des bonnes causes. Les résultats de mon enquête me l'ont bien prouvé, et l'expérience m'a encore démontré combien nos pères avaient raison d'affermir dans l'esprit de leurs enfants les fondements du patriotisme en leur inspirant de bonne heure un attachement inviolable pour la maison paternelle et pour le sol nourricier de la famille."

" Un jour, dit-il encore, je rencontrai M. Le Play, dont le nom venait d'être rendu célèbre par la publication des " ouvriers européens ". Les inondations de 1856, qui avaient été si funestes aux populations du Rhône et de la Loire, m'avaient porté à en rechercher historiquement les causes. De là un livre sur le déboisement et le reboisement des montagnes. Je l'offris à M. Le Play, et je le priai, en sa qualité de conseiller d'Etat, d'aider de son influence des mesures législatives qui s'imposaient aux pouvoirs publics. Or, je crois encore entendre sa réponse : " Il est bon de travailler au reboisement des montagnes, mais il est plus utile et plus urgent encore de refaire les souches humaines, sans lesquelles les souches végétales seront condamnées à partager le sort de tout ce

qui représente aujourd'hui des idées ou des intérêts de stabilité." (*Appl.*)

Ces éloquentes paroles furent chaleureusement applaudies en France, comme vous venez de les applaudir vous-mêmes, Messieurs ; et certes ! elles le méritent bien. Mais elles méritent quelque chose de mieux encore : c'est d'être mises en pratique.

" Mais qu'étaient les Livres de raison de nos pères ? Des registres sur les feuillets desquels les chefs de maison avaient coutume d'inscrire leur généalogie, la biographie des parents, leur mariage, les naissances et baptêmes de leurs enfants, les principaux événements et l'histoire du foyer, l'état de l'épargne et du patrimoine, le compte-rendu de l'administration de ce patrimoine, et enfin les derniers conseils laissés par eux à leurs successeurs. Ces livres sont des témoins que nul ne peut récuser. Ils n'ont pas été écrits pour la publicité ; et ceux qui nous les ont transmis comme autant de démonstrations expérimentales du vrai, seraient très-surpris s'ils pouvaient les voir cités de nos jours, et même reproduits en entier, pour ramener la génération actuelle dans la route qu'ils nous ont si noblement tracée à leur insu." (1)

Il y a dix ans, personne au Canada,—à part quelques exceptions d'autant plus glorieuses qu'elles étaient plus rares,—ne songeait aux livres de raison. Et maintenant, vous venez de l'entendre, ceux qui lisent, qui pensent et qui observent sont unanimes à

(1) M. de Ribbe.

déclarer que l'heure est arrivée de faire renaître dans toutes les familles cette admirable et féconde coutume de nos ancêtres.

Pour preuve de cette assertion, je n'ai qu'à citer les paroles suivantes du congrès catholique de Québec du 26 juin 1880 :

“ Vû qu'il est essentiel de préserver l'esprit de famille à cause de tous les biens qui en découlent pour la famille elle-même, la religion et la patrie ;

Vû qu'il est déplorable de voir le manque de stabilité et d'attachement chez les membres d'un grand nombre de familles pour la maison qui les a vus naître, et les champs arrosés des sueurs de leurs ancêtres ;

Vû que ce relâchement des liens de famille et cette indifférence pour le foyer domestique sont des causes de l'émigration des Canadiens aux Etats-Unis, pendant que notre vaste pays pourrait leur offrir les moyens de vivre et a besoin de leur travail ;

Vû que la coutume de Livres ou Registres des familles contribuerait beaucoup à changer cet état de choses ;

Le Congrès catholique émet le vœu :

Que tous les catholiques soient invités à se procurer et à tenir des livres de famille ;

Que les associations qui ont pris part au Congrès soient chargés de propager l'idée des Livres ou Registres de famille par des conférences et par la voie des journaux ;

Que les membres du Congrès catholique donnent les premiers l'exemple, se procurent ou fassent faire

de ces Registres de famille, et les tiennent régulièrement ;

Que notre clergé, en généra., soit prié de faire connaître et répandre l'excellente coutume de nos ancêtres d'avoir des registres du foyer. ”

Un prêtre, dont le patriotisme marche de pair avec le zèle des âmes, M. l'abbé J. B. Proulx, du séminaire de Sainte-Thérèse, vient de répondre à ce vœu du Congrès en recommandant du haut de la chaire “ *la Famille et ses traditions* ”. Je n'en suis pas surpris. Quand une bonne œuvre fait son apparition dans le public, le prêtre n'est-il pas le premier à lui tendre la main et à lui donner l'essor ? (Appl.)

J'espère que mon livre rencontrera toujours sur sa route le cœur et l'encouragement du prêtre, et qu'il sera bientôt, grâce à son influence, l'hôte de toutes les familles canadiennes.

Que tous les rangs de la société s'unissent dans cette sainte ligue, que j'appellerai “ la Ligue du foyer ” ; que personne ne reste en arrière. Que les vieillards et les hommes de l'âge mûr rivalisent de zèle avec les jeunes gens au cœur ardent, et que les couvents marchent de front avec les collèges, car il s'agit d'une croisade à la fois religieuse et nationale ; et dans cette sorte de croisade, tous les hommes doivent être des Bayards, et toutes les femmes, des Jeannes d'Arc.

J'ai dit les couvents ; car, quand il s'agit de la régénération, comme de la décadence des peuples, la femme n'est jamais au second rang. “ Les hommes

font les lois, et les femmes font les mœurs," a-t-on dit. C'est une de ces vérités que le temps, loin de démentir, ne fait que confirmer tous les jours davantage, surtout à notre époque.

Donnons-nous donc la main pour élever à la famille l'humble monument qu'elle nous demande en mémoire de ce qu'elle a fait pour nous : la religion et la patrie nous applaudiront. J'ose m'adresser à toutes les bonnes volontés, sans distinction de sexe, d'âge ou de rang. L'action de tous peut seule assurer le succès d'une si grande œuvre, en créant la meilleure des propagandes, celle de l'exemple, et la plus louable des émulations, celle du patriotisme. Ce n'est pas pour moi que j'ai écrit ce livre et ces archives de la famille, c'est pour mes chers compatriotes, et je les leur présente, sur le rapide penchant de mes années, avec les sentiments qui me les ont inspirés, sentiments d'amour pour l'Eglise et pour la patrie canadienne-française. (*Applaudissements prolongés.*)

